

Eglises contemporaines (1/6). Tout l'été, « La Croix » fait découvrir des églises construites au cœur du XX^e siècle et au début du XXI^e, dont l'architecture est au service d'un projet pastoral.

A Nîmes, Saint-Dominique a retrouvé la lumière

Nîmes (Gard)
De notre envoyé spécial

Au premier regard, depuis l'avenue de Bir-Hakeim, la sobriété de la façade grise ne laisse pas deviner le spectacle offert derrière ces murs desservis par un escalier monumental : un délicat jeu de lumière, alimenté par une myriade de carreaux de verre colorés, qui éclaire avec douceur la nef en forme d'amande de l'église Notre-Dame-du-Suffrage-et-Saint-Dominique de Nîmes. Une décennie en arrière, la vision aurait été quelque peu différente. « *Des pigeons habitaient là* », raconte Denis Delmas, après avoir ouvert la porte et désactivé l'alarme.

Avec son épouse Sylvie, ce retraité nîmois de 69 ans s'est beaucoup investi pour faire renaître l'édifice en béton inauguré en 1964. « *C'était une infection*, poursuit-il. *Il y avait des fientes partout*. » Les oiseaux avaient profité du bris de 500 des 1 300 carreaux, victimes de caillassages, pour prendre leurs aises sous un plafond qui n'abritait plus d'offices. Les messes étaient alors célébrées dans une salle du rez-de-chaussée de ce bâtiment à deux niveaux. C'est que les fidèles se faisaient plus rares.

Saint-Dominique, comme l'appellent simplement les Nîmois, a été construite à la jonction de deux quartiers, le chemin bas d'Avignon et le clos d'Orville, dont la composition sociologique a largement changé depuis les années 1960. De nombreuses

L'église Saint-Dominique, conçue par l'architecte Joseph Massota et construite en 1964 à la périphérie du centre-ville de Nîmes, a rouvert après une longue phase de restauration.



familles originaires du Maghreb, de confession musulmane, y sont désormais installées. « *La communauté chrétienne a vieilli et s'est beaucoup affaiblie* », relève le père Serge Cauvas, responsable de l'ensemble paroissial de Nîmes-Sud dont dépend l'église.

En 2013, aux ravages des pigeons se sont ajoutées des dégradations commises par des mains humaines durant l'été, dans cette partie populaire de la préfecture gardoise. Des portes ont été forcées et des plaintes déposées. Dans le sillage du curé de l'époque, German Nino (*lire page 16*), une poignée de paroissiens s'est alors lancée dans une opération de grand nettoyage et de réparation artisanale. Les volatiles ont été délogés et du plexiglas a été posé pour remplacer les carreaux cassés.

Comme Sylvie et Denis Delmas, Lucie et André Puset se sont mobilisés. « *On ne pouvait pas laisser tomber Saint-Dominique* », dit la Nîmoise de 86 ans. « *J'ai passé des heures à coller des morceaux de plastique pour boucher les trous* », poursuit son époux. L'ancien militaire, âgé de 84 ans, a connu l'époque où il fal-

lait sortir des bancs supplémentaires pour la messe le dimanche. « *Une année, il y avait presque eu 200 baptêmes* », rappelle-t-il. Sa femme, elle, y a fait le catéchisme quand les salles du bas débordaient d'enfants. « *Même quand on a déménagé, c'est resté notre église et notre deuxième maison* », confie-t-elle.

Dans le même temps, le diocèse réfléchissait à l'avenir de son bien inscrit sur la liste des monuments historiques depuis 2002. Après avoir songé à le vendre en vue d'aménager un musée des beaux-arts, l'évê-

« Nous avons été le plus respectueux possible du bâtiment et de l'esprit de ce que voulaient ses concepteurs initiaux. »

ché a finalement opté pour une rénovation en profondeur, qui ne s'est pas arrêtée au remplacement des carreaux cassés. Mise aux normes, accessibilité, désamiantage, isolation... Lancé en 2016 après une longue phase de diagnostic, le chantier à 2,5 millions d'euros a été terminé en juin 2018. « *Nous avons été le plus respectueux possible du bâtiment et de l'esprit de ce que voulaient ses concepteurs initiaux* », souligne Éric Grenier, l'architecte responsable des travaux.



Née du dialogue entre l'architecte Joseph Massota et le père Benoît, comme on l'appelle toujours ici, cette conception a été pensée en plein concile Vatican II. La position de l'autel en témoigne toujours. Il est placé dans la partie concave de la nef, face aux ●●●

« Quand on est assis là, on voit, on entend, on partage. »

Sylvie Delmas, économiste du bâtiment de saint-Dominique



L'église en forme d'amande mesure 47 mètres de long pour 21 mètres de large. Des centaines de vitraux renvoient la lumière sur le sol. Le baptistère en béton est l'œuvre de Paule Pascal. Ludovic Maillard pour La Croix

repères

Un édifice inscrit aux monuments historiques en 2002

L'église Saint-Dominique de Nîmes a été construite en 1963-1964 par l'architecte gardois Joseph Massota sur des terrains donnés par les sœurs dominicaines de la villa Saint-Jean, avec l'aide financière de l'archiconfrérie de Notre-Dame-du-Suffrage. D'où son nom officiel complet : Notre-Dame-du-Suffrage-et-Saint-Dominique.

Entièrement construit en béton et en verre, l'édifice peut contenir 800 personnes dans la nef. Des travaux de rénovation ont été menés de 2016 à 2018 pour un montant de 2,5 millions d'euros, dont 1,9 million pris en charge par le diocèse. Le reste a été principalement versé par la direction régionale des affaires culturelles (390 000 €) et la région Occitanie (210 000 €).

Aujourd'hui rattachée à l'ensemble paroissial Nîmes-Sud, Saint-Dominique a été inscrite sur la liste des monuments historiques en 2002. En dehors de la messe du vendredi matin et des événements exceptionnels, l'église est fermée. Pour la visiter, il faut prendre rendez-vous en contactant Denis Delmas au 06.80.46.55.38.

●●● rangées de bancs disposées en demi-cercle. « C'est une manière de traduire que l'eucharistie nous rassemble autour de la table du Christ, cela parle tout de suite au cœur des gens », rappelle le père Cauvas. « Quand on est assis là, on voit, on entend, on partage »,

s'enthousiasme Sylvie Delmas, devenue l'économiste du bâtiment rénové.

Si les messes du vendredi restent célébrées en petit comité dans l'oratoire au rez-de-chaussée, les 800 places du niveau supérieur servent à nouveau pour

les grandes occasions. Pour la Pentecôte, les travées étaient presque pleines. « Cela faisait longtemps que nous n'avions pas vu autant de monde », se réjouit Lucie Pousset. Afin de donner un nouveau souffle à Saint-Dominique, le diocèse a également souhaité

développer dans son écrin un projet à dimension sociale, au cœur d'une zone urbaine à la population économiquement fragile.

Ce volet a été pris en charge par Le Rocher. L'association, déjà présente dans huit autres villes,

Suite page 14. ●●●

Saint-Dominique/Nîmes

Le père Benoît et l'architecte Joseph Massota n'ont cessé d'échanger pour faire construire en peu de temps et à peu de frais l'église Saint-Dominique.

●●● Suite de la page 13.

a ouvert l'an dernier son antenne nîmoise et les trois salles du bas ont été mises à sa disposition. Mais ces locaux fraîchement rénovés sont dissociés du lieu de culte et une porte sépare clairement les espaces. Même l'entrée est différente. Elle se fait par l'arrière de l'église, côté rue de Brunswick. « C'est hyper-important pour nous », insiste Bertrand de Giacomini, un des animateurs de la petite structure.

« Nous avons la volonté de construire des ponts et de proposer un lieu sécurisant où des personnes qui ne se seraient jamais croisées sans cela peuvent se rencontrer. »

Ce trentenaire et son épouse, Alix, ont choisi de quitter leur emploi et Paris pour habiter dans ce secteur dit « sensible » où ils élèvent leurs trois enfants en bas âge, selon le principe essentiel du Rocher : bénévoles et salariés vivent avec les habitants pour mener des actions sociales, éducatives et culturelles. « Nous trouvons la force de notre engagement dans la foi catholique, mais nous rencontrons tous ceux qui viennent, dans un accueil inconditionnel et vraiment universel », poursuit-il.

Désormais, les pièces situées sous la nef abritent un « café des femmes » ou des repas « saveurs du monde ». Une cuisine vient d'ailleurs d'être aménagée pour des ateliers et, chaque mercredi, une permanence est tenue à l'extérieur. « Le local fait trait d'union entre le chemin bas d'Avignon et le clos d'Orville, rappelle Bertrand de Giacomini. Pour nous, cela a du sens. Nous avons la volonté de

construire des ponts et de proposer un lieu sécurisant où des personnes qui ne se seraient jamais croisées sans cela peuvent se rencontrer. On veut vraiment en faire une oasis. »

Bientôt épaulé par deux volontaires en service civique, le couple sort aussi dans la rue pour faire du porte à porte afin d'expliquer la démarche du Rocher ou pour des animations. « Il y a une vraie joie dans ces quartiers », constate le jeune néo-Nîmois, qui va rester encore au moins deux ans de plus sur place. À l'occasion, Saint-Dominique sert aussi pour des rencontres interreligieuses. « En réalité, ce n'est plus une paroisse, c'est une église à vocation diocésaine et un lieu commun ouvert vers l'extérieur, pas seulement aux gens du quartier », insiste Sylvie Delmas.

Cette ouverture se matérialise pleinement à travers le troisième volet de la renaissance de Saint-Dominique, qui est culturel. La nef résonne du son d'instruments de musique lors de concerts et des écoles peuvent amener des classes. Les visiteurs intéressés par ce pan du patrimoine du XX^e siècle sont aussi les bienvenus. Un espace d'exposition consacré à l'évocation des créateurs de l'église est d'ailleurs en gestation, et des contacts ont été pris avec l'office du tourisme. « Faire vivre cette église est un beau projet, à tous les points de vue, mais cela demande beaucoup d'énergie », soupire Denis Delmas.

Alors que les portes sont fermées en dehors des messes et des événements exceptionnels, cet amoureux de Saint-Dominique n'a pas hésité à afficher son numéro de portable sur le portillon d'entrée, afin de répondre aux demandes de visite. Sylvie a fait de même. Elle ne se lasse pas de ce jeu de lumière doux et mouvant inventé il y a plus de cinquante ans : « Quand il y a du soleil, c'est un feu d'artifice ! »

Pascal Charrier

La semaine prochaine : Notre-Dame-de-Toute-Grâce au plateau d'Assy (Haute-Savoie)

L'église évoque une barque avançant sur des flots. Hervé Collignon/Archives diocésaines/CAUE



L'histoire de la construction

Le fructueux dialogue entre un prêtre et un architecte

Nîmes (Gard)
De notre envoyé spécial

C'est la seule « vraie » pierre d'un édifice de béton et de verre. Elle est enchâssée au bas d'un mur, au rez-de-chaussée de l'église Saint-Dominique. Cet unique bloc a été posé et béni le 15 septembre 1963 pour lancer la mise en chantier, à l'articulation de deux nouveaux quartiers qui ont poussé dans les années 1950-1960 au sud-est de Nîmes : le clos d'Orville et le chemin bas d'Avignon.

À l'époque, le premier accueille des militaires de la base de Nîmes-Garons et leurs familles. Le second héberge des rapatriés d'Algérie. Soit une popula-

tion de 15 000 personnes. Pour Mgr Pierre-Marie Rougé (1910-1977), alors évêque de Nîmes, il est temps de créer une nouvelle paroisse. Un jeune architecte est désigné pour le lieu de culte : Joseph Massota, un Nîmois rentré de Tunisie après le décès en couches de son épouse, Annick.

Cet émule de Le Corbusier est un spécialiste du béton, un matériau bon marché. Cela ne peut que convenir au diocèse. « La commande était de construire l'église très rapidement et à peu de frais », rappelle Anne-Marie Llanta, ancienne architecte conseil au Conseil d'architecture, d'urbanisme et d'environnement

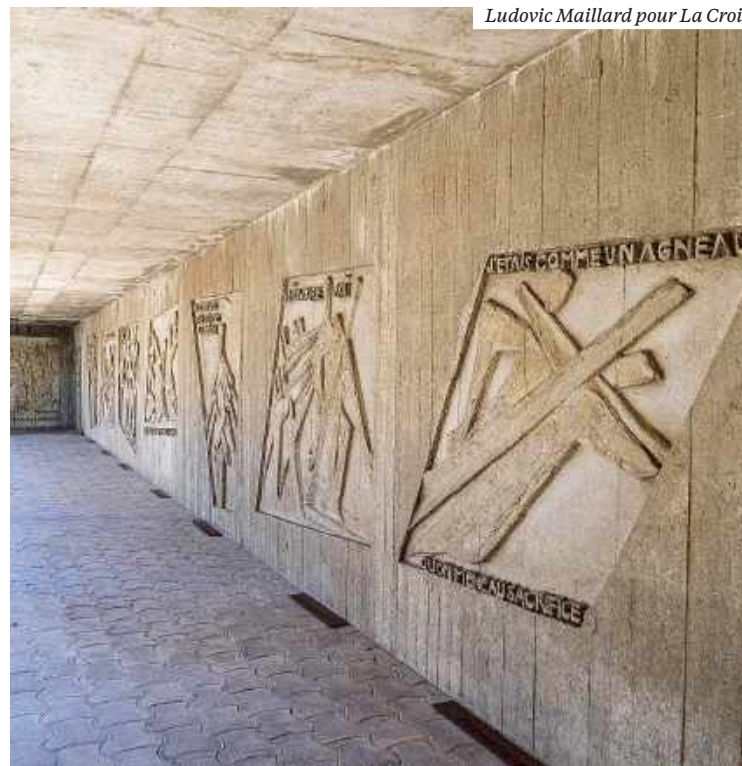
du Gard et aujourd'hui en poste dans le Loir-et-Cher, qui s'est passionnée pour cette réalisation. « Une œuvre majeure de Joseph Massota », insiste-t-elle.

Le terrain est donné par les sœurs dominicaines. Même si de nombreux immeubles ont déjà été construits dans ce secteur rattrapé par l'urbanisation, l'espace ne manque pas. « À côté de l'église, il n'y avait rien », se souvient Lucie Pusset, installée en 1962 au clos d'Orville avec son mari André. « Il y avait un très bel amandier et une vieille dame venait garder ses chèvres. »

Sur ce site, Joseph Massota travaille de concert avec

Les bas-reliefs, très stylisés, ont été réalisés par Paule Pascal, avec une grande économie de moyens.

le détail



Ludovic Maillard pour La Croix

Les bas-reliefs des galeries

L'œil averti pourra repérer des têtes en forme de fer à repasser dans les galeries attenantes à l'église, un quasi-cloître à trois côtés où apparaissent sur les murs gris les mystères du rosaire de saint Dominique. C'est tout simplement la trace de l'appareil ménager utilisé par Paule Pascal (1932-2018) pour réaliser les décors de ces grands panneaux.

La sculptrice, très active dans la région dans les années 1960-1980, a en effet d'abord créé un négatif en polystyrène, avant d'y faire couler du béton qui rend en creux le dessin. Elle s'est ensuite servie d'un fer à repasser pour enlever la matière. L'artiste

gardoise s'est ainsi adaptée au souci d'économie de l'architecte Joseph Massota, avec qui elle a régulièrement travaillé sur des chantiers. « Comme le budget était très serré, elle a expérimenté cette technique peu coûteuse », explique Anne-Marie Llanta, ancienne permanente du Conseil d'architecture, d'urbanisme et d'environnement du Gard. La méthode donne aux personnages de ces bas-reliefs une allure très stylisée, qui répond au style sobre de l'édifice religieux. Paule Pascal a également réalisé la cuve baptismale, le tabernacle et les décors des confessionnaux, toujours en béton.

Pascal Charrier

●●● l'abbé Benoît, futur curé de la paroisse, qui conduit les opérations pour le diocèse. Les deux hommes ne cessent d'échanger. « La qualité du lieu résulte de la parfaite synergie entre le maître d'œuvre, le maître d'ouvrage et l'entreprise », souligne l'architecte Éric Grenier, chargé de la rénovation récente du bâtiment. « Il y a eu aussi une parfaite symbiose pour optimiser les matériaux. »

Deux niveaux sont prévus. Le soubassement abritera des salles pour le catéchisme et une chapelle. À l'étage, une grande nef doit pouvoir recevoir 800 fidèles. L'ensemble sera ouvert sur les deux quartiers à la fois. Pour le réaliser au plus vite, des blocs en béton sont coulés sur place et assemblés en quinconce pour former une résille, avec des carreaux en verre de Saint-Just dans les intervalles. Le décor est signé de quatre artistes gardois : Daniel Souriou pour la ferronnerie, Jean Gineyts et Dominique Guthertz pour les vitraux, Paule Pascal pour les sculptures.

La nef est sans pilier et sans aucun élément porteur. « C'est ce qui rend cette église spectaculaire », poursuit Anne-Marie Llanta. Sa forme, en amande, rajoute à sa singularité. Elle figure une barque avançant sur des flots, symbolisés par les marches d'un escalier extérieur monumental, avec une croix camarguaise posée sur un pilastre en guise de port. « Cela correspond aussi à une volonté de rupture par rapport aux constructions orthogonales du quartier », précise Éric Grenier.

L'église est finalement ouverte en décembre 1964. Joseph Massota a obtenu l'autorisation d'y élever, dans la galerie adjacente, une stèle à la mémoire de son épouse disparue. « Il lui a dédié l'édifice, conçu comme une sorte de cénotaphe pour sa femme », explique Anne-Marie Llanta. L'architecte a aussi demandé que ses propres cendres soient déposées au pied de ce panneau de béton. Un vœu exaucé à sa mort, en 1989.

Pascal Charrier

Joseph Massota, un élève d'Auguste Perret



Archives diocésaines /CAUE

Joseph Massota est né en 1925 à Nîmes, dans une modeste famille gardoise. Après avoir commencé sa formation à Montpellier, il l'a poursuivie à l'école nationale des Beaux-Arts à Paris. Dans la capitale, le Méridional a fréquenté l'atelier d'Auguste Perret, spécialiste du béton armé, qui a notamment dirigé la reconstruction du Havre après la Seconde Guerre mondiale. Également diplômé de l'Institut d'urbanisme de Paris, Massota a commencé sa carrière en Tunisie avant de rentrer à Nîmes en 1960. Pétri

de traditions méditerranéennes tout en étant inspiré par Le Corbusier, Frank Lloyd Wright et Oscar Niemeyer, ce forcené de travail a essentiellement signé des plans dans sa région, avec un très large champ d'intervention : immeuble de bureaux, villas, église, bâtiments agricoles, lycée, musée, ANPE... Il est décédé en 1989.

parole de prêtre

« Cette église porte la foi de beaucoup de personnes »

Père German Nino
curé de 2012 à 2015
de l'église Saint-Dominique



Photo P. Charrier

La première fois où je suis entré dans l'église, cela me fait un choc, d'autant plus qu'on devinait sa beauté, même si c'était couvert de

fientes de pigeon. On peut ne pas utiliser un lieu, mais il ne faut pas le laisser se dégrader ! J'ai commencé à tout nettoyer à partir de septembre 2013 avec l'aide de bénévoles. Je suis lazariste. Après, coup, je me suis souvenu du film *Monsieur Vincent*, où saint Vincent de Paul arrive dans une église en très mauvais état. Il y a même des poules qui s'y promènent et il se met à tout nettoyer. Pour moi, c'est le devoir d'un prêtre de prendre soin des lieux. Bien sûr, il faut prendre soin des âmes, mais les lieux ont aussi une âme et l'église Saint-Dominique porte la foi de beaucoup de personnes. Depuis 1964, elle a accompagné des générations de Nîmois. Sa rénovation a coûté très cher. Je pense qu'on aurait pu faire autrement. Mais il est important de garder un lieu de présence chrétienne dans un quartier où la population n'est pas forcément chrétienne.

Recueilli par Pascal Charrier